

content ! Et que tu ne sois plus fâché !... Mais toi, tu n'as rien ?

— Moi ?... Un peu plus tard, va !... Le directeur l'a dit... Peut-être l'année prochaine !

Grand-père Popaul mourut deux mois après Marec, un matin d'octobre ; il fut enterré près de son camarade, sous les branches d'un sapin les protégeant ensemble, prolongeant leur amitié au delà de la vie.

Je ne songe jamais à lui sans que le souvenir me vienne de son touchant sacrifice.

C'était un forgeron dur et farouche, un simple ; mais c'était aussi un brave homme !

Paul ROUGET.

Nous recommandons d'une façon toute spéciale à nos lectrices le patron qui paraît cette semaine dans **LA MODE** du Petit Journal. C'est le patron d'une

### BELLE MANCHE REGINA

Cette manche est plate, comme nous l'impose la mode, et sur le devant elle est dentelée et brodée.

Cette manche aura un grand succès. Faite de la façon que nous indiquons, elle peut accompagner une toilette de cérémonie ; pour un costume de ville, il suffira que nos lectrices modifient la garniture de la façon que nous indiquons dans un article spécial.

**LA MODE** du Petit Journal, avec son beau patron découpé, ses trois pages de gravures en couleurs et son feuilleton inédit encarté séparément ne coûte que **10 centimes** le numéro.

## LA VILLE

Depuis dix-huit mois qu'il avait quitté son village pour entrer au service du baron Gugenheim en qualité de valet de chambre, Justin Chenu n'avait pas encore eu l'occasion de revenir à Châtillon. Aussi s'empressa-t-il de profiter d'un voyage de ses maîtres qui lui donnait quelques jours de liberté pour aller revoir ses amis et connaissances, à qui il n'était pas fâché de se montrer dans son élégance toute neuve de domestique de bonne maison.

Donc, un beau jour, la veille de la fête du pays, il débarqua sans se faire annoncer chez son oncle, le père Belot, — un paysan de la vieille souche, qui n'aimait guère que ses vignes, avait gardé médiocrement souvenir de son parrain de neveu qui avait les côtes en long, disait-il, et qui avait trouvé la terre trop basse pour lui. Il toisa longuement Justin en plissant ses petits yeux gris et il eut quelque peine à le reconnaître, tant il le trouva changé à son avantage.

— Comment, c'est toi, mon garçon ? Comme te voilà brave à c'te heure ?

Et de fait, Justin avait l'air tout à fait costu et distingué, sous la demi-livrée, avec son menton rasé de frais, ses favoris courts correctement taillés, son col droit, son veston de chasse à larges carreaux et son pantalon à liséré rouge.

Ce fut également l'avis intime d'Elise, sa cousine, à qui jadis il avait fait la cour, sans grand succès du reste, vu le mauvais vouloir du père Belot. Ils s'embrassèrent familièrement avec des cousins, cousine ! longs comme le bras, pendant qu'un gros pataud, étranger à ces effusions de famille, se dandinait à côté d'eux d'un air ahuri.

On songea enfin à le présenter. C'était Dominique Coussinet, le fiancé d'Elise, qui devait l'épouser aussitôt après les vendanges, — un vrai terrien, celui-là, un vigneron fini, dans le genre du père Belot.

Les deux futurs cousins firent plus ample connaissance devant une copieuse tournée d'eau-de-vie et échangèrent tout de suite quelques bourrades en manière d'amicales plaisanteries. Ces fiançailles dérangeaient bien un peu certaines combinaisons du Parisien, mais il n'en fit rien paraître et accepta même sans cérémonie de venir assister au mariage pour servir de témoin, si son service le lui permettait.

Pendant le déjeuner, Justin acheva de faire la conquête de ses hôtes. Il fit mine de s'intéresser à leurs petites affaires. Le père Belot était tout à la joie, le mariage de sa fille devant réunir dans la même famille les deux plus belles pièces de vigne d'un seul tenant qu'il y eût dans tout le territoire de Châtillon. On parla des vendanges qui devaient commencer dans une quinzaine. Le raisin était presque mûr ; la récolte s'annonçait belle et ce n'était vraiment pas trop tôt après trois années successives où les vignes avaient gelé en fleur.

Ce sujet de conversation épuisé, Justin fut amené à parler du genre de vie qu'il menait à Paris et s'étendit complaisamment. C'est qu'il en voyait de belles, et de toutes les couleurs, au service du baron Gugenheim, — un gros bonnet de la finance qui vous raillait des centaines de mille francs dans le temps que vous mettez à ramasser une panierée de raisin.

Et quel luxe dans cet hôtel des Champs-Élysées : des fêtes tous les mois, des concerts, des ballets avec les premiers sujets de l'Opéra, des tableaux vivants avec « des dames du monde » en costume de déesses ! Pour invités, toute la colonie étrangère, des Grecs, des Roumains, des Moldo-Valaques, « tout ce qu'il y avait de plus distingué, quoi ! » Un défilé de députés, de sénateurs, de ministres... Mais oui, des ministres, et ce n'était pas eux les plus donnants : Dame, des ministres, par le

temps qui court, c'est du si petit monde ! Ce que le champagne coulait, ces jours-là, c'est rien de le dire ! Et les invités ne buvaient pas tout : l'office en avait sa bonne part, et sa part aussi des meilleurs morceaux. Il suffisait pour cela d'être dans les bonnes grâces du chef et du maître d'hôtel. Certes ! il y avait de l'ouvrage et aussi de bons moments et des retours de bâtons quand on savait s'y prendre. Pour lui, il avait su se rendre nécessaire : il était dans les petits papiers de monsieur dont il connaissait tous les secrets. C'est lui qui portait les lettres à sa donzelle, — une danseuse du corps de ballet qui le trompait outrageusement avec un comique de café-concert. C'était comme ça dans le grand monde. Il est vrai que madame lui rendait la pareille. Et il y avait de fameux pourboires à glaner des deux côtés.

Ainsi, la femme de chambre de madame avait fait sa pelote en cinq ans et était sur le point de quitter la maison pour s'établir à son compte. Une bonne place à prendre, allez !... Ah ! pour un couple intelligent, l'homme et la femme travaillant dans la même maison, il y aurait gros à ramasser. Et les tuyaux qu'on tenait de l'entraîneur de M. le baron ! Aux dernières courses d'Auteuil, lui, Bibi, le neveu de son oncle, il avait mis un louis sur Bobèche II qu'on donnait à dix contre un, et qui était arrivé au poteau « en dansant la polka ». Ci : trois cent cinquante balles au pari mutuel.

Ce tableau des mœurs parisiennes vu comme à travers la vitre d'une loge de concierge faisait ouvrir des yeux ronds aux deux paysans qui, les coudes sur la table, écoutaient, bouche bée, ponctuait les phrases de Justin par des exclamations admiratives, des C'est-y Dieu possible ! qui l'excitaient et provoquaient des détails encore plus stupéfiants.

Quant à Elise, assise entre son cousin et son fiancé, elle ne pouvait s'empêcher de comparer mentalement les belles manières de l'un à l'allure rustaude de l'autre et la comparaison n'était pas certes à l'avantage de Dominique.

Le lendemain, c'était la fête du village, et Justin fut encore le héros de la journée. Les hommes passèrent tout l'après-midi au cabaret ; le Parisien avait toujours la main à la poche quand il s'agissait de payer une tournée et jetait l'argent sur la table d'un geste de grand seigneur. Il fumait des cigares gros comme pouce et chantait des chansons fin de siècle qui n'avaient pas encore pénétré jusqu'à Châtillon. Il entreprit au billard ce pauvre Dominique qui se croyait un malin parce qu'il se tirait d'un quatre bandes assez proprement ; il se laissa tout d'abord distancer d'une trentaine de points, livrant du jeu et cachant ses talents ; puis, tout d'un coup, à la fin de la partie, il réunit les trois billes dans un coin du billard et termina par une série triomphale de quarante carambolages qui lui concilia toutes les sympathies.

Le soir, au bal, pendant que Dominique, peu amateur de danse, buvait avec le père Belot, il accepta sa cousine et lui apprit à danser à la mode de Paris, qu'elle trouva beaucoup plus plaisante que celle de Châtillon. Il la tenait étroitement serrée contre lui et la faisait sauter, virer de telle façon qu'elle se sentait légère comme une plume et n'éprouvait aucune fatigue. On faisait cercle autour d'eux quand il exécutait un cavalier seul, et Elise était fière de se voir au bras du plus beau danseur de la société.

Entre deux quadrilles, il l'étourdissait par son intarissable bagout, lui faisait la cour plaisamment, sans se compromettre, et elle l'écoutait, nullement fâchée, avec une vague sourire sur les lèvres.

Son fiancé étant venu l'inviter pour une polka, elle le reçut d'assez mauvaise grâce, et comme il trébuchait dès les premiers tours, le cerveau échauffé par les libations de la journée, elle le laissa en plan pour aller reprendre le bras de son cousin, pendant que Dominique retournait se poacher avec ses camarades.

Il fallut que Justin la reconduisit lui-même à la maison, et ils prirent par le chemin des écoliers. Maintenant ils parlaient sérieusement, à voix basse. Justin la sentait humiliée de la mauvaise tenue de son fiancé, et comprit qu'il pouvait pousser sa pointe. Il lui avoua qu'en venant à Châtillon, il avait ses idées, ne la sachant pas engagée avec un autre. Il savait que Mme la baronne accepterait volontiers un ménage dans sa maison, et la place de femme de chambre qui allait devenir vacante lui irait comme un gant. Ça n'eût-il pas mieux valu que de se marier à un pedzouille qui la ferait trimer comme une bête de somme et ne la sortirait jamais de son trou.

Elise se taisait, déconcertée par la brusquerie de cette déclaration. Puis elle en vint à confesser qu'elle n'avait jamais eu beaucoup d'enthousiasme pour Dominique, et que, de l'avoir vu ivre, ça n'était pas fait pour lui inspirer confiance... Elle ne disait ni oui ni non, demandait à réfléchir. Après tout, ce mariage, ça n'était pas encore fait, tant que le maire n'y était point passé. Puis enfin, pressée par son cousin, elle se décida tout d'un coup à condition que Justin lui laisserait le temps de choisir un prétexte pour se dégager. Il fut convenu qu'il repartirait pour la laisser arranger cette affaire et qu'elle lui ferait savoir quand il pourrait venir faire sa demande.

Deux jours après Justin prit congé de ses hôtes pour aller reprendre son service. Comme Châtillon se trouvait à plus de trois lieues de la gare la plus proche, Dominique attela la voiture à âne pour le reconduire. Ce matin-là tout le village était en émoi ; depuis la veille le vent avait brusquement tourné au Nord ; il y avait eu une forte gelée pendant la nuit et la vendange était bien compromise.

Dominique ne desserrait pas les dents et fouettait sa bête d'un geste colère. Comme ils arrivaient à proximité de sa vigne, il confia les rênes à Justin et descendit pour aller constater tout de suite l'étendue des dégâts.

Le désastre était complet. Les feuilles grillées pendaient tristement ; toutes les grappes qui n'étaient pas tout à fait mûres étaient ridées et ratatinées par la gelée. Il en goûta quelques grains et se mit à jurer comme un païen en montrant le poing à quelque ennemi invisible.

Remonté en voiture, il se répandit en longues jérémiades. Encore toute une année de travail en pure perte. C'était une véritable malédiction. Maintenant, quand les vignes ne gelaient pas en fleur, elles gelaient sur pied ; mais le résultat était le même. C'est à peine si l'on ramasserait de quoi faire une mauvaise boisson. Il y avait de quoi vous dégoûter de ce chien de métier.

Ah ! eux autres, à Paris, ils avaient bien de la chance ! Qu'il vente, qu'il gèle, qu'il grêle, leur pain était cuit et leur vin en cave. Leur patron pouvait faire de mauvaises affaires : leur mois n'en était pas moins dû.

La vie de Paris lui apparaissait à travers les habilleries de Justin comme une existence de cocagne où les alouettes vous tombaient toutes rôties dans le bec sans qu'on eût rien à faire qu'à se croiser les bras.

Il vida tout ce qu'il avait sur le cœur, s'excitant lui-même à ses propres paroles. Puis, comme on approchait de la gare, il parut prendre son parti :

— Ecoute, Justin, le mariage avec Elise, après tout, ça n'est pas encore fait, tant qu'on n'est pas passé devant le maire. D'ailleurs, je ne sais pas ce qu'elle a, depuis hier, elle me fait une figure avenante comme une porle de prison. Si ça ne lui plaît pas, moi, ça ne me dit plus guère. Eh bien ! tu devrais me rendre un service. Hein ! Si tu me trouvais à Paris une bonne place comme la tienne !...

Armand MASSON.

## DEVANT LA TOMBE

Ce n'était pas un de ces lourds sarcophages de marbre ou de granit sous lesquels l'indifférence des riches écrase leurs morts et qu'on jonche, seulement à certaines solennités, de couronnes luxueuses et d'orchidées.

L'étroit jardin, avec ses fleurs de toute saison, soigneusement sarclé, râlé, émondé, témoignait d'une sollicitude fidèle. Pour cette fête de la Toussaint, la tombe avait reçu une parure nouvelle ; une guirlande de perles étincelait sur la croix ; des gerbes de résédas, de pâles roses d'automne mêlées aux asters couvraient le sable et les chrysanthèmes fléchissaient, comme des pleureuses échevelées, sous la bise aigre de cette fin de jour.

André Maugrain rassembla ses outils et se redressa lentement. La toilette du tombeau était achevée : travailler pour elle, c'était encore bon... c'était tout ce qu'il pouvait, maintenant qu'elle avait emporté avec elle toute la joie, toute la lumière de sa vie.

Le jour baissait. Sous les buées grises, au couchant, le soleil parut soudain comme une ligne de feu, au ras de l'horizon, et après cette subite flambée, dit adieu à la terre. Une nuance violacée, infiniment douce et triste, envahit le ciel et plana au-dessus du paysage funèbre, des croix et des cercueils de pierre, dominés par les coupes et les aiguilles ajourées des chapelles, les massifs de cyprès, et les fûts de colonnes brisées, qui formaient une perspective sans fin. Les sons étouffés, l'aigre parfum des fleurs de mort et des arbres résineux, la lumière assoupie enveloppant les choses, toute cette morne harmonie pénétrait l'âme d'André, avec la mélancolie évocatrice du crépuscule, pendant qu'il restait debout devant la grille, la tête penchée, les bras croisés.

Dans la fantasmagorie du soir, ses souvenirs sortaient du passé, se précisaient, s'enchaînaient. En quelques minutes, il revécut les trente années de son existence, et aussi loin qu'il put remonter, il trouvait, mêlée à ses chagrins et à ses joies, la chère âme envolée maintenant.

Toujours ils s'étaient connus et aimés, grands dans la même maison, une de ces ruches d'humbles ménages où l'on vit portes ouvertes, où les enfants poussent pêle-mêle. Claire, orpheline, avait été recueillie par sa marraine, Mme Hubert, qui lui apprenait son métier de couturière ; André n'avait plus de mère, et son père passait son temps à l'atelier ou au cabaret, mais le petit trouvait un refuge chez la bonne voisine. Mme Hubert non plus n'était pas heureuse : son mari ne lui rapportait jamais un sou de sa paye ; elle savait éviter les scènes par son silence et garder une aisance décente, grâce à son travail sans répit. Le travail ! voilà ce qui sauve les pauvres gens, qui berce leurs chagrins et leur donne du courage ! De bonne heure, Mme Hubert enseigna cela aux deux enfants.

Le soir, quand le père Hubert s'était glissé en tapinois dans sa chambre pour y caver son ivresse, ils trouvaient tous trois de bons moments de paix et d'oubli, autour de la table, dans le cercle de la lampe. Pendant que les deux aiguilles volaient, alertes, André qui avait appris le métier de doreur et aspirait à devenir décorateur, dessinait avec passion, essayait de retracer le profil délicat de Claire, les traits doucement classiques de Mme Hubert. La douce intimité !... Puis Claire avait atteint dix-sept ans ; les passants se retournaient sur elle, ravés par sa grâce, ses yeux bruns, ses beaux cheveux. Une gêne s'était soudain glissée entre elle et André... C'étaient des bouderies, des querelles sans causes... et Mme Hubert souriait.

L'heure arriva où André dut partir au régiment. Une tristesse noire pesait sur eux, et quand il demanda à Claire la permission de l'embrasser pour les adieux, ils tremblaient si

fort qu'ils ne purent échanger un mot. Mais une heure après, il revenait comme un fou, Mme Hubert était seule. Alors, tout d'une haleine, il lui dit qu'il aimait Claire et qu'il n'aurait jamais d'autre femme. A cet instant, la jeune fille entra, les yeux enflés à force d'avoir pleuré, et Mme Hubert unit leurs deux mains. Ah ! quelle minute que celle-là ! Une de ces émotions dont le souvenir vous secoue le cœur à des années de distance...

... A son retour du Tonkin, ils se marièrent. Le père d'André était mort, laissant, contre toute attente, un petit pécule qu'il n'était pas parvenu à boire et qui, joint à la somme dont Mme Hubert voulait absolument doter sa filleule, permit au jeune ménage d'installer un petit magasin.

Claire fit merveille : sa bonne grâce, sa complaisance, en même temps que le travail soigné de son mari, enchantèrent les clients. Leurs affaires prospérèrent, et quand une petite Clairette, une réduction en miniature de la grande, leur fut née, André put se dire que son bonheur était complet.

Mais ce bonheur si rare, la vie méchante ne le leur avait prêté un instant que pour le leur faire chèrement payer... Un coup de foudre ! Claire subitement frappée, Claire agonisante, Claire emportée dans le cercueil, tandis que la petite râlait dans son berceau, atteinte de la même fièvre pernicieuse que sa mère. Les voisines, apitoyées par ce grand malheur, secondèrent de leur mieux Mme Hubert qui, jour et nuit, veillait la mignonne. André crut devenir fou, mais, du moins, l'enfant, sauvée par miracle, lui resta.

Pendant quelque temps, il fut comme un corps sans âme : l'obligation de pourvoir aux engagements de son commerce et aux exigences de la vie quotidienne le forcèrent à sortir de son inertie. Les riches ont seuls le loisir de pleurer leurs morts, d'ériger leurs chambres mortuaires en sanctuaires.

Le travail ne manquait pas à André, mais il avait beau s'évertuer, il ne restait guère d'argent à la maison, depuis que Claire n'était plus là, avec sa prévoyante économie, pour gérer leur petit budget. Tout allait à vau-l'eau ; la poussière s'entassait dans les étagères, jadis si coquets ; les repas n'étaient plus réglés, Clairette aussi pâta, mal tenue. Cependant, la maison était pleine de femmes : voisines, vieilles filles ou veuves, qui s'arrogeaient le droit de gouverner à leur guise cet intérieur, sous prétexte de venir en aide au pauvre homme, et se disputaient, au long des jours, sur leurs différentes opinions en matière de ménage.

Ces paillettes, ces récriminations continuelles exaspéraient André ; il n'osait cependant souffler mot, en crainte de faire crier à l'ingratitude les trop serviables voisines.

Toutes s'unissaient, par exemple, dans le même sentiment de jalousie contre Mme Hubert parce que la petite la préférait à toutes. Et leur animosité évidente, leurs allusions perfides indignaient Maugrain, qui n'était tranquille que lorsqu'il savait Clairette chez sa marraine. Mais alors André était privé des caresses et de la présence de sa chérie, son unique but maintenant dans l'existence, et arrêté par un scrupule indéfinissable, il n'osait demander à Mme Hubert, veuve maintenant depuis un an, de se rapprocher d'eux. Un jour enfin, perdant patience, il lui exposa le fâcheux état des choses : il n'était plus le maître chez lui, l'argent coulait comme de l'eau, Clairette était ballottée de l'une à l'autre.

— Remarie-toi ! lui dit Mme Hubert.

André eut un sursaut d'indignation. Mais elle, avec son bon sens pratique, expliquait ses raisons : ce serait pénible certainement, pour lui et pour elle, de voir une étrangère à la place de Claire ; cependant, comme il ne pouvait se payer le luxe d'une bonne, et qu'il fallait une matresse au logis, le mieux était de se remarier... Justement, elle connaissait une jeune fille sérieuse... rangée... qui lui conviendrait très bien...

Après bien des nuits passées à se révolter, à pleurer, André se déclara vaincu et consentit à être présenté à Rose. Trois fois déjà il lui avait fait visite et chaque fois il en était revenu accablé par un découragement mortel. Elle était jeune, charmante, digne d'être aimée, mais lui sentait bien que son propre cœur était usé à force de souffrance : les rougeurs, les manèges coquets et naïfs de la jeune fille, tout ce qui le ravissait autrefois chez Claire le navrait maintenant. Il se jugeait incapable de jouer la comédie de l'amour et encore moins de revivre les émotions d'antan... Et en face de cette tombe, il comprit qu'il n'aurait jamais le courage de briser les liens du passé. Rien ne pourrait tuer le souvenir de la morte.

Faudrait-il donc cacher les portraits de l'aimée, délaissés la cimetièrre où il venait chaque dimanche, le jardin, qui serait bientôt envahi par les herbes folles ? Et si Clairette, la chère mignonne ! était un jour malmenée, négligée pour d'autres enfants !... Sa douleur éclata, et un brusque sanglot lui déchira la poitrine...

Derrière lui, des pas menus firent craquer le sable, et Clairette apparut, conduite par Mme Hubert. La petite, les bras chargés d'une botte de chrysanthèmes aussi haute qu'elle, s'arrêta interdite en voyant pleurer son père.

D'un geste éperdu, il montre le tombeau à Mme Hubert...

— Voyons ! est-ce possible ?... fit-il d'une voix rauque. Elle détourna son beau visage, soudain couvert de larmes, car elle avait compris quel travail s'était fait en lui et quelle idée il venait de repousser si violemment.

Et elle s'agenouilla devant la grille, Clairette blottie dans ses jupes.

Il les contempla avec un attendrissement inexplicable : toutes deux, la fillette rose aux cheveux blonds, ébouriffés sous la toque d'astakan, la femme faite, au visage grave, pâli

par l'encadrement austère du voile noir, gardaient comme un reflet de la morte aimée. Elles résumaient le passé et l'avenir, le souvenir et l'espérance.

— Voyez-vous! reprit-il soudain de cette voix basse et profonde qui semble sortir du cœur, je l'ai trop aimée... Je ne puis pas recommencer ma vie... Tout ce que je désire, c'est de vivre tranquillement de mes souvenirs, en regardant grandir ma fille. Mais, vous l'avez dit: il faut une femme dans la maison... Et qui peut remplacer la mère de Clairette... sinon vous!...

Mme Hubert le regarda avec stupeur: — Ne laissez pas une inconnue prendre la place de Claire, poursuivit-il, suppliant. Ayez pitié de nous deux, du père et de la fillette... Ne nous abandonnez pas...

— Mais, mon pauvre enfant, observa-t-elle tremblante, vous oubliez mon âge... et le vôtre... Les gens feront des gorges-chaudes...

— On ne vous trouverait pas trop âgée pour vous critiquer... reprit André, obstiné. On les laissera dire, voilà tout! Chacun n'est-il pas libre d'arranger sa vie à sa guise?... Vous n'avez plus que Clairette à aimer, et elle sera si heureuse de vous avoir pour maman... Soyez bonne!... Et faites-moi le grand honneur de devenir ma femme.

Clairette se pendit au cou de sa marraine. — Vous êtes un noble cœur, André, fit Mme Hubert, encore inquiète et hésitante, mais quel sacrifice pour vous!... Ne vous repentirez-vous pas un jour?...

— Non! fit-il en lui serrant la main avec force, je n'aime et je n'estime aucune femme vivante autant que vous. Et Claire dormira en paix, heureuse de savoir sa fille sûrement protégée et son mari fidèle à son souvenir.

Sa voix s'éteignit dans une irrésistible montée de larmes. Ils demeurèrent tous trois devant la tombe, unis et silencieux, pendant que les fleurs, frissonnant sous le vent qui s'élevait, murmuraient doucement. Et ils croyaient entendre une faible voix d'au delà les appeler et les bénir.

Mathilde ALANÇ.

## LA TOUR DE VERRE

L'archéologie présente plusieurs conjectures relatives à la tour de verre, dont les soubassements existent encore, sur un îlot battu par l'Océan, près de Plouzéné. Le problème posé par ce monument singulier ne semble pas soluble. Mais ce que la science ignore, la légende a prétendu le savoir.

Voici le récit que répétaient les conteurs d'autrefois.

Teugoh, chef à l'esprit ingénieux mais au cœur dur, appela ses trois filles: Thogarma, la plus belle vierge du monde; Horvada, la chanteuse sans rivale; Viarna, la docte et la fée. — O chasseresses habiles à manier l'arc, j'ai résolu de construire une tour merveilleuse!

Thogarma dit: — Qu'elle se dresse dans le vallon des iris, au bord de la fontaine, qui, pour la parure des jeunes femmes, offre des fleurs ébaumées!

Viarna prit la parole: — Mon père, élevez la tour sur la colline des rossignols. Du sommet de l'édifice, je pourrai contempler le ciel nocturne et savoir, par la voix des astres errants, les choses de l'avenir!

Horvada s'écria: — Placez dans la montagne des chamois notre futur palais. Les échos des ravines s'éveilleront à nos cris joyeux, et pour aller à l'affût des cerfs, quelques pas seront suffisants!

Teugoh interrompit: — La tour, que je désire, doit être fondée sur le rocher périlleux, le récif lavé par le flux et le reflux, l'écueil maudit par les nochers!

Et Teugoh fit venir 600 esclaves, qui transportèrent, vers l'îlot redoutable, de larges pierres que le chef avait indiquées. Ces pierres,

il fallait aller très loin, très loin, pour les trouver, et il en fallait des milliers.

On faisait tourner, pendant dix jours et dix nuits, les assises du parement les unes sur les autres. Les blocs se rongeaient. L'œuvre était à point quand les joints n'avaient plus que l'épaisseur d'un cheveu.

Dans l'espace de sept lunaisons, la tour s'éleva jusqu'à 100 coudées. Teugoh ordonna qu'il n'y eût pas de fenêtres; une seule porte étroite et basse, pour laquelle il tenait en réserve des vantaux d'airain.

Ensuite Teugoh voulut qu'on abatît trois profondes forêts, et qu'on portât sur l'îlot les vastes troncs, les branches, les rameaux, jusqu'aux légères brindilles des chênes, des pins et des mélèzes jetés bas. L'amas de bois couvrit la tour et semblait une montagne.

Il y avait longtemps déjà, certaine masse de métal était tombée du ciel. Elle était le talisman de Teugoh. Dès qu'il la frappait avec un caillou, elle produisait le feu.

Teugoh frappa la masse avec une émeraude, obtint le feu, alluma ces champignons qui s'enflamment à la moindre étincelle... Le feu se propagea dans les feuilles mortes... Et bientôt un brasier immense éclaira l'immense Océan!

Quand, après deux lunaisons, l'incendie fut éteint, quand le flux et le reflux eurent emporté les cendres, on vit avec stupeur que les blocs de la tour s'étaient amollis un instant sous l'effort du feu et s'étaient joints de façon à ne former qu'une pièce.

Et la tour était de verre!... Le moindre choc à la base la faisait résonner jusqu'au sommet, comme résonne, sur toute son étendue, la corde des lyres. Quand sifflait le vent, la tour gémissait. Quand l'onde mugissait, la tour râlait lugubrement. Elle criait, quand éclatait la foudre.

Même, souvent, au lever de l'aurore, quand elle était touchée par les premiers rayons, on l'entendait frémer mélodieusement... Bien des hommes pensaient que la tour était fée et possédait une âme.

Teugoh appela ses filles: — O vierges guerrières, vous n'ignorez pas que la meilleure partie de notre richesse provient des épaves que les navires, brisés par la tempête, laissent sur le rivage. Hélas! souvent des vaisseaux, se confiant à la brise favorable, passent, sans crainte et sans péril, dans les jours de sérénité, devant le promontoire... Qu'il n'en soit plus ainsi!

— Allez dans la tour! Dès qu'un navire paraîtra sur la mer, Viarna, au moyen de ses incantations puissantes, fera grandir, dans le cœur des nochers, le désir de s'approcher de la côte...

— Quand le vaisseau sera près du rivage et des récifs dangereux, Hervada chantera. Ni les hommes, ni les animaux, ni les choses mêmes ne résisteront à la voix d'Hervada. Les nochers voudront débarquer pour écouter plus aisément...

— Quand les étrangers seront à terre, Thogarma, dont la forme est divine, se montrera debout sur les créneaux. Et les étrangers, à coup sûr, voudront escalader la tour, mais le parement, plus lisse que l'ivoire, rendra leurs efforts infructueux...

— Leurs doigts fussent-ils d'airain glisseront sur la paroi de verre!... Alors, ô mes filles, vous prendrez vos flèches acérées, et vous, dont la main abat si facilement le chamois rapide, vous frapperez de mort les étrangers!

— Et nous aurons leurs armures!... Leurs galères sans maîtres se briseront sur les récifs! Et nous prendrons leurs richesses!... Et, pendant que vous serez dans la tour de verre, j'irai, avec mes guerriers, ravager les pays dalentour!

Les trois vierges obéirent à Teugoh... Le premier navire, qui s'ancrea sous la tour de verre, contenait six vieux nochers et un éphèbe. Les vierges tuèrent les sept hommes; mais, en voyant les sept corps étendus inanimés, elles pleurèrent et murmurèrent:

— Notre père nous a confié des travaux que nous ne pouvons accomplir!

Le second navire approcha. Les nochers se dirigèrent vers la tour. Les vierges ne prirent pas leurs arcs et se cachèrent derrière les créneaux. Au bout de plusieurs heures, les hommes crurent la tour sans habitants et se rembarquèrent.

Puis ce fut le tour du troisième vaisseau. Des héros jeunes, beaux, couverts d'armures en airain, arrivèrent. Les vierges se montrèrent sur les créneaux et dirent aux étrangers:

— Fuyez!

Ceux-ci répondirent:

— Venez avec nous!

Pendant quatre jours, les étrangers restèrent sur le récif. — Vierges, filles de roi, nous sommes trois chefs, fils de roi. Dans le beau pays d'où nous venons, croissent les vignes, les oliviers et des fleurs si nombreuses que la langue humaine ne peut les nommer toutes.

Le premier fils du roi ajouta: O Vierges, s'il est, parmi vous, quelque fée, docte dans l'art de connaître l'avenir, je la désire. Elle me dira le moment propice, indiqué par le Destin, pour la navigation et la guerre! Elle sera la reine du royaume puissant dont je serai le chef victorieux!... Et notre temps se passera dans les combats...

Quand Viarna eut entendu ces mots, elle descendit, ouvrit la porte et murmura: — Me voici! Je suis devineresse! Et Viarna portait le miroir d'or où se dévoilent les choses de l'avenir: le miroir des prophétesses.

Le second fils de roi dit: — O Vierges, s'il est parmi vous quelque fée dont la voix mélodieuse charme les douleurs, guérit les blessures et calme les âmes, je la désire! Elle sera princesse dans le palais magnifique de mes ancêtres, où le temps se passe en fêtes!...

Quand Hervada eut entendu ces mots, elle descendit, ouvrit la porte et murmura: — Me voici! Je suis chanteuse!

Hervada portait son luth d'argent: le luth des enchantements.

Enfin, le troisième fils de roi parla: — Si la Vierge restée seule dans la tour est belle comme l'étoile de l'aurore, je la prie à genoux. Je l'aimerai plus que la vie, plus que la gloire! Et les années passeront dans les rêves de la volupté!

Quand Thogarma eut entendu ces mots, elle apparut au pied de la tour:

— Me voici!... Et Thogarma portait des roses dans ses mains: les roses des déesses.

Teugoh revint. Il calculait dans son âme la valeur de ce qu'il avait pris de butin et la valeur des épaves qu'il allait trouver au bas de la tour de verre.

Il jeta les yeux sur l'Océan. Il vit à la poupe d'un vaisseau, Thogarma qui lui envoyait, de la main, son dernier salut. Il entendit le chant d'Hervada, et ce chant était la mélodie de l'adieu. Viarna, par le moyen du miroir, dirigeait un rayon d'or sur Teugoh... Et Viarna fuyait!

Le chef au cœur dur pensa mourir de colère. Il cria... Les vaisseaux s'éloignèrent. Il gémit... Les vaisseaux disparurent... Teugoh pensa: — La construction de la tour m'a porté malheur.

Et il voulut détruire l'édifice de verre. Il ordonna aux esclaves de frapper la muraille avec de lourds marteaux. Les marteaux, les pics n'entamaient pas le verre plus dur que l'airain... La résonance de la tour semblait une suite de sanglots.

Teugoh voulut que la muraille fût ébranlée au moyen de béliers, au moyen de blocs lancés par les catapultes; mais le front des béliers et la dent des blocs glissaient sur la paroi plus lisse que l'ivoire... La résonance de la tour semblait les hoquets du rire moqueur.

Teugoh se dit: — Les efforts des hommes ne peuvent détruire la tour de verre... La tempête l'écrasera! Le feu du ciel la réduira en poudre. Mais, dans le fort de l'ouragan, les flots semblaient s'ouvrir pour ne pas ruiner la tour, et la foudre semblait s'éloigner d'elle.

Un an s'écoula. Teugoh, certain matin, vit à l'horizon trois navires aux voiles déployées, aux

pavillons multicolores. Les navires se dirigeaient vers la tour.

A la proue du premier se tenait debout une empièrre vêtue d'écarlate et d'or. Elle portait en ses bras un nourrisson. Teugoh reconnut Viarna et se sentit troublé jusqu'au fond de l'âme.

A la proue du second vaisseau se tenait une princesse vêtue d'azur et d'argent. Elle portait sur son sein un tout petit enfant. Elle chanta. Teugoh reconnut Hervada et se prit à espérer.

A la proue du troisième navire on voyait une femme si belle qu'elle éblouissait comme le soleil. Toute habillée de blanc, ses bras formaient le berceau d'un enfant. Teugoh reconnut Thogarma.

Le chef se mit à pleurer de contentement. Il fut heureux que la tour de verre eût résisté à l'effort des hommes, à l'effort des éléments, puisque cette tour pouvait abriter dignement les filles et les petits-fils de Teugoh.

Et Teugoh, qui n'avait jamais prié, s'agenouilla en suppliant les dieux, maîtres des destinées, de permettre que la tour de verre ne s'abîmât jamais dans les flots impétueux.

— Qu'elle chante, au moins pendant trente siècles, avec les luths des femmes, avec les clairons des guerriers, avec les deux cris des petits enfants! La voix féminine, le cor belliqueux et le babillage d'un enfant réjouissent divinement le cœur des hommes! Et il est si bon de vivre dans l'antique maison où les pierres mêmes semblent s'associer à nos joies!

Alexandre d'AGIOUT.

## SOIR DE BATAILLE

Parmi les quelques plaisirs que l'on peut goûter ici-bas, j'estime fort la conversation, lorsqu'elle a lieu entre gens capables de discuter aimablement, sans s'arrêter à des personnalités, sans parti pris, sans acrimonie, et surtout sans la puérile gloire d'avoir raison.

La semaine dernière, dans une réunion d'instants, nous en étions arrivés à parler des surprenants traits d'intelligence fournis par les animaux, et le commandant B... un des plus fins causeurs que je connaisse, nous dit alors:

— Je suis de ceux qui aiment les bêtes, et je ne pense pas qu'il y ait marque d'infériorité, — faiblesse ou sensibilité, — à suivre l'impulsion de son cœur et à accorder de la pitié aux êtres qui souffrent.

Malgré Descartes, qui osa affirmer que les animaux ne sont que des machines, je reste convaincu que, s'ils pouvaient exprimer ce qu'ils ressentent, nous serions fort surpris et fort peinés de les entendre.

Il suffit de les observer pour constater qu'ils ont la mémoire des visages, des lieux, des noms même, l'intelligence développée jusqu'à un certain point, qu'ils sont susceptibles de reconnaissance, d'attachement, voire de dévouement; et il serait trop facile d'appeler tout cela en bloc l'instinct. Car, à ce compte-là, beaucoup d'hommes n'auraient même pas ce fameux instinct en partage.

Longtemps, sans doute, la question restera dans le mystère; mais nous pouvons d'ores et déjà être certains d'un point: les animaux connaissent la souffrance. Et quand ils ne seraient nos frères inférieurs que par ce point commun: la douleur, nous devons les plaindre, les secourir et nous abstenir de les torturer.

— Cependant, dit quelqu'un, je présume que vous mettez à part les bêtes féroces, et que vous n'éprouvez aucune sympathie pour le cobra capello ou la panthère noire?

— Bien entendu, répondit le commandant avec un sourire; de même que je ne ressens pas d'affection pour les insectes nuisibles. Comme la nôtre, la société des animaux a ses mauvais sujets, contre lesquels il faut se défendre... Mais laissez-moi vous conter un épisode de ma vie de soldat; j'y ai joué un rôle que vous pourriez juger comme il vous plaira.

—28— FEUILLETON DU SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ DU PETIT JOURNAL

## MA COUSINE POT-AU-FEU

XVIII (Suite)

Une pression de sa petite main souligna ces paroles, comme pour dire qu'elle était heureuse aussi, la chère, simple et loyale créature!

Nous restâmes, je pense, de longues minutes sans parler. Tout à coup elle bondit hors de l'étreinte qui l'emprisonnait doucement.

— Mais qui a pu te dire mon secret? s'écria-t-elle en fronçant le sourcil. Nul être humain ne le connaissait.

— Viens, dis-je. L'air est humide, il faut rentrer. Tout en marchant tu écouteras l'histoire.

Quand j'eus terminé le récit très court de ma poursuite après la feuille de buvard emportée par le vent, elle dit d'une voix contenue et vibrante en même temps:

— Comme Dieu est bon!

Oui, Dieu est bon, à certains jours. Il y en a d'autres où il est bien cruel!

Nous touchions aux marches du perron quand je m'aperçus que nous avions oublié quelque chose de très important, comme ces architectes étourdis qui bâtissent la maison et ne songent pas à l'escalier.

— Rosie, dis-je, nous allons leur annoncer la grande nouvelle.

Un des traits de son caractère était de dé-

guiser volontiers les émotions tendres qu'elle éprouvait sous une mutinerie apparente. Elle demanda d'un air dégagé:

— Quelle grande nouvelle?

— Que tu vas être ma femme.

Elle ne feignit pas la plaisanterie plus longtemps. Elle prit mes mains, et me regardant bien en face, les yeux sur mes yeux:

— Cher, dit-elle, je t'appartiens. Parle comme tu voudras et quand tu voudras. Grand-père sera bien heureux, car je suis sûr qu'il avait son secret, lui aussi.

Mon père posa son journal quand il nous vit entrer. Ma mère écrivait. L'oncle Jean, selon son habitude, avait regagné ses pénates de la petite tour. Il se mettait au lit de bonne heure.

— Eh bien! demanda mon père, et cet orage, m'a-t-il cassé beaucoup de branches?

— Pas trop, dis-je. Mais eût-il rasé la plantation entière, nous devrions le remercier.

Mes parents me regardaient bouche béante, ne comprenant rien à mon air ému.

— Voulez-vous avoir pour fille la chère créature que voici?

Nous nous embrassâmes tous je ne sais pendant combien de minutes, sans pouvoir parler, si bien que, quand nous retrouvâmes la parole, il n'y avait plus rien à dire. Désormais l'orpheline était chez elle dans la maison où elle devait vieillir, mais pas comme la tante Frédérique ni comme la tante Alexandrine, Dieu merci, pour la jeunesse future.

Quand nous fûmes seuls, mon père et son très heureux fils:

— Tu prétendais l'autre jour, fit-il, que ta cousine « était à peine une femme pour toi ».

Il me semble que le changement est bien subit, et, maintenant que j'y pense, tout le monde a été un peu vite en besogne, même les gens raisonnables. Mais cette petite m'a tourné la tête à moi aussi. Je n'ai réfléchi à rien... Et tu es si jeune!

J'interrrompis mon père dans ce bel accès de sagesse rétrospective, pour lui raconter l'histoire de ma cousine « Pot-au-Feu » et de la dame aux pensées.

— Mon ami, fit-il en se levant, — car l'heure s'avancait, — je ne souhaite qu'une chose: c'est que tu rendes à ta femme tout ce qu'elle te donne. Il me tarde d'être à demain matin, pour aller causer de choses sérieuses avec l'oncle Jean.

Celui-ci, quand j'allai me jeter à son cou pour le remercier de sa réponse favorable, jeta sur moi un regard presque craintif qui me ramena de quelque treize ans vers le passé. Car c'est avec ces yeux inquiets, suppliants qu'il avait regardé ma grand-mère, le soir où il s'agissait d'obtenir que l'enfant sans père ni mère fût accueillie sous le toit de Vaudelnay.

— Tu l'aimes bien, n'est-ce pas?... me demanda-t-il. Jamais tu ne lui causeras une déception? Tu ne sais pas quelle tendresse exaltée ma pauvre Rosie a pour toi! Moi, je l'ai devinée depuis longtemps et j'ai bien souffert pour elle. Même en ce moment, je suis effrayé: elle t'aime trop! Tu tiendras sa vie dans tes mains — et la mienne aussi, tant que je serai dans ce monde.

Je baisai la main de ma cousine, à genoux devant elle, et je fis cette simple réponse au vieillard, qui parut s'en contenter:

— Oncle Jean, soyez tranquille!

Lisbeth retourna seule rue d'Assas pour

évacuer l'appartement. Puis elle revint assister au mariage de ses jeunes maîtres. Deux mois après, elle épousait elle-même, comme j'ai dit plus haut, cet original de jardinier.

\*\*\*

Quand je ne serai plus, mon fils trouvera ces lignes qui lui apprendront combien j'adorais la mère qu'il a trop peu connue... avec laquelle, devant ce papier, je viens de revivre durant quelques jours.

Car elle n'a pas vieilli à Vaudelnay!

Dans nos projets, dans notre bonheur, dans cette imprévoyance de tout que nous apportait l'union de notre vie, nous n'avions pas songé que la mort pouvait accomplir la chose affreuse qu'elle a faite: prendre cette créature inoubliable, inoubliée!...

Que de fois j'ai dû poser ma plume en retrouvant ces sourires et ces joies! La chère absente l'a vu. Elle sait combien je l'aimais, combien je la pleure quand personne ne me voit, quelle pensée ne me quitte pas, à l'heure où les vivants croient mon esprit, ainsi que mon corps, parmi eux.

Et, pour que le précieux souvenir dure encore quelque part, quand nous serons réunis là-haut, je viens de l'enfermer pieusement dans ces pages, de même que, sous l'or et le cristal, on dérobe au souffle destructeur du vent la fleur qui raconte les courtes minutes de joie, passées pour toujours.

FIN

LÉON DE TINSEAU.